

foi, il renonce à son illusion, et c'est là justement son orgueilleuse erreur de refuser, ne fût-ce que par ironie, à la France les vertus qu'il ne réserve que pour lui seul.

Il y a sans doute dans le monde contemporain des vices et des corruptions inhérents à une civilisation avancée et à une démocratie victorieuse. Il y a eu des éclipses et des défaillances. La liberté a eu ses épreuves, et la religion a eu les siennes. Je ne sais si la jeunesse est ce troupeau vulgaire que peint M. de Montalembert; je ne le crois nullement, je crois pour ma part que la jeunesse d'aujourd'hui ressemble à la jeunesse de tous les temps, et qu'à côté des indifférents et des énervés il y a une multitude d'âmes jeunes ouvertes à toutes les émotions généreuses. Dans son ensemble, le mouvement auquel nous assistons n'a rien de vulgaire, et rien au monde ne peut faire croire que, dans cette société moderne qui se dégage, qui gagne peu à peu toutes les régions de l'Europe, qui arrive péniblement à la vie, il n'y ait place pour la liberté, pour la dignité, pour l'indépendance de l'esprit, pour la religion elle-même. C'est une transformation confuse et obscure encore, il est vrai, mais qui, loin de décourager du combat, est faite pour attirer les âmes viriles. Seulement ce n'est pas par la haine qu'on la conduira et qu'on interviendra utilement; c'est plutôt par une juste, vigilante et sérieuse sympathie qu'on peut la conduire vers le bien.

I V

LES CONFESSIONS D'UN DOMINICAIN

LE PÈRE LACORDAIRE

I

A mesure que le siècle vieillit, les hommes qui ont vécu de sa vie s'en vont avec les années. L'arbre se dépouille de ses premières et vigoureuses feuilles.

Les générations passent, et les règnes d'idées comme les règnes de dynasties se succèdent. Le combattant de la veille retombant sur ses armes brisées se voit enlevé aux luttes qu'il aimait, et va se reposer dans la mort. Ceux qui restent debout s'arrêtent quelquefois étonnés de n'être plus les jeunes, les vaillants et les hardis, et voient déjà grandir après eux une autre jeunesse agitée de nouvelles ardeurs, marchant à un but encore indistinct. Le monde ne s'arrête pas, mais il change, et au milieu même de cette évolution qui s'accomplit, on n'a qu'à tourner son regard un peu en arrière pour voir se relever par degrés à l'horizon tout ce passé d'hier, ce mouvement d'idées, de doctrines, de passions ardentes, de polémiques intellectuelles et religieuses, qui a

ses épisodes et ses personnifications, qui se dessine déjà comme un spectacle de l'histoire.

Qui ne se souvient, — et ici ce n'est pas notre génération qui peut se souvenir, ce sont ceux de ce temps qui le racontent pour l'avoir vu, — qui ne se souvient de ce groupe de quelques jeunes hommes rassemblés au lendemain d'une révolution, il y a trente-trois ans, autour d'un prêtre de violent génie, pour relever la religion catholique par la liberté, pour la dégager de toutes les solidarités absolutistes?

Un de ces jeunes athlètes avait vingt-huit ans à peine, et il était déjà prêtre lui-même après avoir vécu de la vie du siècle. Inconnu la veille, il n'était pas seulement devenu du soir au lendemain un brülant polémiste ; il allait avec ses compagnons ou avec son maître rendre témoignage de sa foi devant les tribunaux, jusque devant la cour des pairs. Au magistrat qui disait que les prêtres étaient les ministres d'un pouvoir étranger, il répondait avec impétuosité : « Nous sommes les ministres de quelqu'un qui n'est étranger nulle part, de Dieu ! » Il harcelait, au nom de la liberté religieuse, un malheureux sous-préfet qui avait employé la force des armes pour ouvrir la porte d'une église à un mort impénitent, et allant résolument jusqu'au bout de ses idées, appelant dès ce temps la séparation entière de l'Église et du pouvoir civil, il conseillait aux prêtres ses frères de prendre leur Dieu déshonoré et de le porter dans quelque hutte faite avec des planches de sapin pour le préserver des insultes auxquelles il était exposé dans les temples de l'État. C'était un

tribun catholique aussi audacieux dans la lutte que prompt à se soumettre bientôt devant un mot venu de Rome. Franchissez maintenant quelques années.

Qui de nous ne se souvient d'avoir vu un jour, vers 1844, ce jeune prêtre de 1830, transformé en moine, monter dans la chaire de Notre-Dame de Paris avec ce froc blanc du dominicain qui ne s'était pas vu en France depuis la révolution de la fin du dernier siècle ? Il faisait un visible effort pour se contenir, et il restait toujours en lui quelque chose du jeune tribun de *l'Avenir*. Sa tête, à demi rasée et délicatement austère, rayonnait d'intelligence, son regard avait une ardeur pénétrante et sympathique. Toute sa personne laissait voir sous le froc une distinction naturelle et comme une élégante fierté. Sa parole, hardie, imagée et vibrante, semblait courir au-dessus des abîmes et se complaire à cette gymnastique audacieuse. Ce n'était peut-être pas la simplicité sévère et sobre des anciens prédicateurs ; mais cette parole d'une originale nouveauté avait le don de remuer une jeunesse étonnée de trouver tant de chaleur et de large sympathie sous la robe d'un moine.

Laissez encore s'écouler quatre années : voici tout à coup, au lendemain d'une révolution nouvelle, ce froc blanc du dominicain entrant dans une assemblée souveraine par la toute-puissance du suffrage universel, après s'être montré dans les clubs. Il ne resta pas longtemps, il est vrai, sur cette scène troublée, et ce fut peut-être une habileté de celui qui le portait de s'éclipser avant les épreuves où sa conscience eût souffert. Il ne paraît un instant dans

cette assemblée de 1848 que pour rentrer aussitôt dans l'obscurité de la vie religieuse. Et si vous voulez achever cette histoire, ne vous souvenez-vous pas enfin de ce jour où pour la première fois une robe de moine fait son entrée à l'Académie française, comme pour attester le chemin parcouru en trente années et la puissance du talent ?

C'est lui, c'est toujours le même homme mêlé à tout en paraissant se retirer de tout, vivant à la fois de la vie du religieux et de la vie du siècle, occupé de prédication ou d'enseignement, cénobite et académicien, polémiste et *maître d'école*, comme il s'était appelé un jour; c'est l'abbé, le père Henri Lacordaire, un type de la vie religieuse et morale contemporaine, le prédicateur aimé de la jeunesse, le réorganisateur de l'ordre de saint Dominique dans un pays et à une époque sceptiques pour ces résurrections, — le prêtre le mieux fait en un mot pour rapprocher, dans un esprit sincère, indépendant et hardi, la religion et les libérales aspirations des sociétés nouvelles.

II

Une partie de la vie et du caractère du prêtre est en pleine lumière; c'est ce côté extérieur, cette action sensible et palpable de l'orateur de Notre-Dame, de l'homme qui un jour dans ses méditations ardentes cherche un moyen de saisir plus directement son siècle par une image visible, qui mêle à sa propagande de prédicateur et de moine des apparitions à l'Assemblée constituante ou à l'Académie

pour finir par se réfugier dans une école du Midi, en face de la *Montagne-Noire*, au milieu d'une jeunesse attirée par son nom.

Une autre partie de la vie et du caractère de Lacordaire est restée plongée dans l'ombre, et c'est justement ce côté plus intime que dévoilent ses lettres, celles que publiait naguère M. l'abbé Perreyve, son disciple de prédilection, et celles qu'a publiées M. de Falloux, qui est encore plus, si je ne me trompe, l'exécuteur testamentaire de madame Swetchine que de Lacordaire. Ces lettres comblent les intervalles d'une carrière un peu abrupte et quelquefois violemment entrecoupée en apparence; elles font pénétrer dans une âme qui a vécu par la prière, par la lutte et par la parole, qui a connu évidemment les anxiétés du combat intérieur, et qui commençait, il y a trente-trois ans, après la campagne de *l'Avenir*, par la première, la plus douloureuse des épreuves, la rupture avec un ami, un maître qui était un homme de génie, et la soumission à la parole de Rome.

Tout cela est le passé aujourd'hui; la mort est venue, et les souvenirs s'échappent de tous côtés. Je ne sais, à vrai dire, si tout est bien profit pour Lacordaire dans quelques-unes de ces divulgations, et si on ne le fait pas disparaître un peu notamment dans l'ombre grise de madame Swetchine. Une fortune singulière et capricieuse avait rapproché ces deux âmes au lendemain des déceptions de 1831, et ce ne pouvait être assurément une personne vulgaire celle à qui Lacordaire écrivait comme à une mère: « Nul depuis dix ans n'avait dirigé ma vie

que moi seul avec mon esprit encore mal formé, enthousiaste, hardi, aventureux, quelquefois bizarre... Vous êtes la première qui m'avez guidé, vous m'avez pris au moment où mes catastrophes m'avaient averti de la difficulté de la vie et de l'orgueil de mon temps passé. Cela est *inoublable*... » Tout compte fait cependant, je me demande jusqu'à quel point Lacordaire peut gagner à la divulgation de quelques détails intimes qui reviennent assez souvent dans ces *lettres*.

Qu'il y ait, même pour les orateurs de la chaire comme pour tous les autres, un certain arrangement, une certaine mise en scène, ce sont de petits secrets qu'on peut soupçonner sans les approfondir. Est-il bien utile néanmoins d'entrer trop avant dans le mystère de cette stratégie et de se retrouver trop fréquemment en face de ces questions : — Aurons-nous Notre-Dame cette année ? Comment conquérir Paris ? Faut-il l'emporter d'assaut, ou ne vaut-il pas mieux le circonvenir par le respect et l'admiration qui naissent des succès de province ? Quels sont les procédés pour que la sténographie ne prenne pas trop l'improvisation dans son négligé ? — Ce n'est point, après tout, la faute de ce mort, qui n'écrivait pas pour des curiosités indiscrètes, et dont on surprend aujourd'hui les confidences familières. Ces menus détails s'effacent ; il reste dans ces lettres tirées des archives intimes une nature sincère et robuste qui se relève dans sa vivante attitude, une nature droite, virile, simple comme on l'est quelquefois dans ce siècle, avec un air de singularité, indépendante jusque dans ses soumissions, ayant de

la grâce dans l'austérité, et dépassant de tous côtés par ses saillies le cadre artificiel où on voudrait l'enfermer, où l'homme même croyait parfois pouvoir s'enfermer en solitaire bornant les élans de son esprit et de son âme.

Cette correspondance, qui littérairement est une œuvre négligée et n'a peut-être pas le provoquant attrait de bien d'autres correspondances, est donc avant tout une biographie morale où Lacordaire se raconte lui-même avec plus d'ingénuité que d'art, et c'est ce qui faisait dire à ses amis qu'on ne le connaîtrait bien que par ses lettres. Il se peint tout entier quand il se montre recherchant Paris, non pour y passer sa vie, mais pour s'y faire « une physionomie propre à ce temps, » et aller ensuite parler « à tous ces hommes désabusés dont la France est peuplée... »

III

Il y a des moments heureux où les âmes sont à l'abri des luttes intimes ; elles n'ont pas en quelque sorte à conquérir péniblement leurs convictions à travers l'incertitude universelle. Les croyances, les traditions règnent paisiblement. Les esprits sont sans révoltes, les caractères gardent je ne sais quelle candeur native que rien ne vient altérer. Tout est simple et droit dans la vie morale comme dans la vie extérieure. Il est d'autres moments moins heureux, où aucun chemin n'est frayé parce que tout est à recommencer, où les révolutions, en remuant jusqu'au fond les institutions, les mœurs, les croyan-

ces, laissent dans les âmes un ébranlement qui se prolonge à l'infini.

Alors la vie morale se remplit de complications mystérieuses, les esprits, flottant entre leurs souvenirs et leurs espérances, se débattent dans les chocs intérieurs, et la personnalité visible des hommes se ressent elle-même de ce tumulte de contradictions. Que les traditions d'une famille aristocratique luttent avec l'instinct victorieux des temps nouveaux, on aura un Tocqueville, une des intelligences les plus compliquées dans sa fermeté et dans sa droiture même. Que les tourments d'une jeunesse agitée de rêves et de scepticisme luttent avec le sentiment religieux renaissant dans sa puissance, on aura un Lacordaire.

Qu'on se représente un esprit sincère et impétueux, enivré dès l'adolescence de toutes les séductions libérales, emporté bientôt par un coup de la grâce, comme il le dit, dans le sacerdoce, attiré par l'éclat du génie de Lamennais, passant dans le camp religieux et démocratique de *l'Avenir*, s'arrêtant tout à coup au premier mot de Rome, et retenant quelque chose de toutes ces crises, de ces influences multiples : c'est Lacordaire, c'est la formation morale de cette nature singulière que le religieux auteur décrit lui-même dans une de ces lettres du sein de la sécurité qu'il croit avoir trouvée. « J'ai trente-quatre ans, écrit-il, et il est vrai de dire que mon éducation n'est achevée sous aucun rapport. Je sens une foule de pensées qui attendent de nouvelles lumières.... Né dans un siècle troublé jusqu'au fond

par l'erreur, j'avais reçu de Dieu une grâce abondante dont j'ai ressenti dès l'enfance la plus tendre des mouvements ineffables; mais le siècle prévalut contre ce don d'en haut, et toutes ses illusions me devinrent personnelles à un degré que je ne puis dire, comme si la nature, jalouse de la grâce, avait voulu la surpasser. Quand la grâce vainquit contre toute apparence il y a douze ans, elle me jeta au séminaire sans avoir pris le temps de me désabuser de mille fausses notions, et je me trouvai tout ensemble vivant du siècle et vivant de la foi, homme de deux mondes, avec le même enthousiasme pour l'un et pour l'autre, mélange incompréhensible d'une nature aussi forte que la grâce et d'une grâce aussi forte que la nature... »

De là ce quelque chose d'étrange qui se manifeste à tout instant chez Lacordaire, ce je ne sais quoi de primitivement sain qui éclate à travers tout, qui tient à l'influence toujours survivante de cette sévère et douce éducation du foyer maternel dont il parle dans un *Fragment de Mémoires* publié par M. l'abbé Pereyve, et ce je ne sais quoi d'inquiet, de complexe, qui vient du temps. De là cet ensemble où l'on retrouve le jeune homme agité, le disciple fasciné de Lamennais, le combattant de *l'Avenir*, le prêtre soumis dans sa foi, où il y a de la hardiesse, de la crainte, des mirages d'imagination, des incertitudes d'esprit, une multitude d'éléments enfin dont le résultat est une organisation que nul ne décrit avec plus de candeur que Lacordaire lui-même, et qu'il caractérise quelque part en l'appelant un problème.

IV

Ce qui est certain, c'est que dans ces luttes, au sein même de ces contradictions, il y a un homme d'abord, et le talent n'est que l'expression fidèle de l'homme. Il a cette allure vive, militante, tourmentée, qu'il avait devant le tribunal correctionnel ou devant la Cour des pairs dès 1831, et qu'il a gardée jusque dans la chaire, jusque dans la prédication, et dans cette paix de conscience qu'il s'était faite par l'habitude de la soumission à l'autorité librement acceptée.

Ce qui restera de Lacordaire comme apologiste, comme penseur développant un système coordonné d'interprétation religieuse, je ne le sais. C'était évidemment bien moins un écrivain qu'un orateur, un homme agissant sur les hommes, ayant sans doute pour premier mobile son inspiration religieuse, mais entraîné aussi, peut-être à son insu, par ce besoin plus humain de répandre une nature généreuse, et, comme tous ceux qui ont le secret des magies de la parole, nullement insensible aux moyens extérieurs de l'éloquence, témoin ce qu'il écrivait un jour d'Italie : « Je viens de voir la cathédrale de Sienne, qui est magnifique, surtout une chambre attenante, où la vie d'Æneas Piccolomini, depuis Pie II, a été peinte par Raphaël, et la chaire, qui est un marbre octogone élevé sur des colonnes, avec des bas-reliefs d'une grande beauté et une ampleur tout à fait superbe. Je l'ai transportée par la pensée à Notre-Dame. Ces choses-là ne sont pas indifférentes à l'éloquence, il s'en faut. J'ai appris en

chemin un mot de Cicéron qui m'a fait plaisir : *Non est magnus orator sine multitudine audiente.* »

Lacordaire a été cet orateur tenant des multitudes captives, à Paris, à Bordeaux, à Metz, à Nancy, partout où il a passé. Un coup de la grâce tombant sur sa jeunesse, comme il le dit, avait fait de lui un prêtre sous la Restauration ; le coup de foudre d'une révolution le transforme en polémiste d'une démocratie religieuse et libérale ; un mot de Rome, en brisant sa plume, en le rejetant un moment dans l'obscurité, fit de lui cet orateur qui s'essayait d'abord dans une petite chapelle du collège Stanislas, qui échouait un instant à Saint-Roch, pour se relever bientôt dans cette chaire de Notre-Dame, sur laquelle est resté le reflet de sa parole, et où nul ne l'a éclipsé.

A quoi donc a tenu le succès de Lacordaire ? Au talent sans doute, à cette éloquence qui, par ses défauts mêmes, par ses exubérances et ses hardiesses, était faite pour étonner et pour séduire ; mais il y avait une autre raison qui tenait à la nature du mouvement religieux contemporain, au caractère de l'homme qui en a été un des promoteurs : c'est que dans la chaire comme dans le journal, sous la simple robe noire du prêtre comme plus tard sous le froc blanc du dominicain, et même quand il semblait revenir vers le passé, Lacordaire a toujours été au fond un homme des temps nouveaux. Il connaissait par expérience cette vie publique et civile d'où il était sorti sans la maudire, dont il n'avait abdiqué ni les sentiments ni les devoirs. Sa parole

jaillissait d'une âme émue des anxiétés, des aspirations de notre âge. Il aimait son siècle, il aimait sa patrie et la liberté. « J'ose dire, écrit-il un jour, que j'ai reçu de Dieu la grâce d'entendre ce siècle que j'ai tant aimé et de donner à la vérité une couleur qui aille à un assez grand nombre d'esprits. »

C'était là effectivement le secret de sa puissance. Il n'avait pas, cela est bien certain, une méthode d'une correction sévère, une grande rigueur de logique et de principes dans ces démonstrations : il n'avait pas une science étendue et une infaillible sûreté de jugement ; mais, prenant l'imagination et le sentiment pour complices de la foi, il renouvelait ce cadre de l'éloquence chrétienne, et il y faisait entrer tout ce qui peut intéresser et remuer, l'histoire, l'étude morale, la psychologie, le souvenir des catastrophes publiques, le cri des peuples, l'angoisse des âmes.

S'il rencontrait sur son chemin quelque revers de la France, on sentait qu'il en était lui-même ému, qu'il n'en parlait qu'avec une dignité fière, et même, quand il publiait sa *Vie de Saint Dominique*, c'est au pays qu'il s'adressait en commençant par un acte de foi en ses destinées, à ce pays qui n'était pas un vain mot pour son intelligence, à qui il souhaitait de ne jamais désespérer de sa cause, de garder toujours son *office éminent* dans le monde, et qui pouvait, ajoutait-il, avoir de meilleurs serviteurs que lui, mais non de plus dévoués. S'il parlait de liberté, c'était en homme qui en acceptait les conditions, les responsabilités, en même temps qu'il en revendiquait les droits, et qui répudiait pour tous les secours ou les médiations

de la force. S'il s'adressait à la jeunesse particulièrement, il ne cherchait pas à la courber sous l'inflexibilité d'une théologie sèche et abstraite ; il savait trouver de ces accents qui remuent jusqu'au fond les jeunes cœurs en leur parlant de leurs plus secrètes faiblesses, de leurs plus mystérieuses aspirations.

Il mêlait à l'exposé du dogme les aspirations fines, les images touchantes ; il représentait un jour la charité comme un don fait par Dieu à l'Église pour aller sécher les larmes, « car, disait-il, il y a des larmes dans tout l'univers, et elles nous sont si naturelles qu'encore qu'elles n'eussent pas de cause, elles couleraient sans cause, par le seul charme de cette indéfinissable tristesse dont notre âme est le puits profond et mystérieux... »

Lacordaire a toujours eu de ces élans de sensibilité, de ces mélancolies chrétiennes qui l'ont fait ressembler à un René catholique parlant à la jeunesse de la soif de l'infini et des vagues ardeurs. C'était assurément une parole d'un genre nouveau, qui n'avait rien de la prédication ancienne, et qui devenait d'autant plus puissante qu'elle avait l'accent, la couleur de l'esprit moderne. Cet étrange homme d'Église prenait au siècle ses armes pour combattre quelquefois contre lui, mais le plus souvent pour lui et pour ses espérances.

V

Il est surtout un sentiment qui est plus particulièrement le propre de l'homme moderne, et qui était aussi sincère qu'énergique dans l'âme de La-